

ABDOUH JOUBEÏR. *UTLAT RADWAN*  
(LES VACANCES DE RADOUANE).  
EDITIONS RAMATAN, ALEXANDRIE.

### Un Ulysse de Port-Saïd

Après un très long silence, Abdouh Joubéïr vient de publier son roman tant de fois promis et retardé, dans un jeu de cache-cache avec les lecteurs, qui en avaient découvert des extraits dans les revues littéraires attisant leur curiosité et excitant leur envie, pour les laisser dans un état de manque. *Les Vacances de Radouane* est, avec *L'Amant et l'aimé* de Khayri Abdeljaouad, le texte le plus excitant de la littérature égyptienne et arabe de ces dernières années.

Ce qui surprend de prime abord dans *Les Vacances de Radouane*, c'est la richesse de sa langue, son foisonnement, son délire, contrairement aux autres livres de l'auteur, qui étaient marqués par une économie d'écriture, par une langue neutre, sèche et minimaliste. Dans son nouveau roman, Joubéïr mêle tous les langages, tous les discours, dans leur drôlerie, leur obscénité, leur intolérance et nous offre un texte fou, délirant et festif. Et s'il peut rappeler parfois *Les Années de Zeth*, il est bien plus radical dans son projet, puisque le matériau premier sur lequel il travaille est la langue, et non une actualité politique et sociale, aussi absurde fût-elle. On est ici en présence d'un personnage de roman, qui se présente comme tel, qui se retrouve « *dans une situation réaliste grossière (c'est comme ça que les critiques l'appellent) et ô joie, je vivais non pas dans un roman de Naguib Mahfouz, ni même dans un rêve éveillé, mais dans un film de Hassan al-Imam* », et qui se moque des images éculées que certains romans continuent de reproduire : « *La porte s'ouvrit et une vieille femme aux cheveux grisonnants (on l'appelle comme ça dans les romans que j'ai lus) apparut, et demeura bouche bée (ils disent des choses dans ce genre également), et me regarda avec ses petits yeux (parfois ils le disent, et parfois non).* »

Radouane est un journaliste qui a été licencié après avoir fourré son nez là où il ne fallait pas – une affaire de député, de drogues et

de contrebande –, sa femme vient de le quitter, il est seul. Il passe ses journées à déambuler dans les rues de Port Saïd, tel un nouvel Ulysse, à se remémorer le passé, à fantasmer, à délirer dans une langue babélique, infectée par d'autres langues – le français et l'anglais –, par les discours publicitaires, télévisuels, cinématographiques.

Il faut le reconnaître, *Les Vacances de Radouane* n'est pas un texte « facile », mais une fois passées les premières pages, on n'arrive plus à se séparer de Radouane, cet anti-héros qui voit partir son pays à la dérive, ses valeurs, dévoyées et son humanité, bafouée. Ce qui est original dans la démarche de Joubéïr, c'est que la critique de cette perte de valeurs ne se fait pas par une analyse sociale ou politique, elle passe avant tout par une auscultation minutieuse de la langue qui les détruit, par un démontage des discours dominants dans ce qu'ils ont de plus risible, et de plus intolérable. Avec ses niveaux multiples de la langue arabe : politique, religieux, argotique, érotique, etc., le roman communique au lecteur sa jouissance, son délire et un regard pénétrant sur la société égyptienne à travers ses discours. C'est, nous semble-t-il, le premier roman arabe à avoir réussi à manipuler le monologue intérieur avec une finesse et une intelligence aussi grandes et à donner à la littérature arabe l'Ulysse qui lui manquait.

— M. S. E. E.-Y.

---

FRANCIS RAMIREZ ET CHRISTIAN ROLOT.  
*TAPIS ET TISSAGES DU MAROC*. ACR EDITION  
(POCHECOULEUR).

« *Si vous cherchez, particulièrement en France, à voir ou à acheter quelques beaux tapis du Maroc, vous ne les rencontrerez guère dans les nombreux magasins où, par dizaines de milliers, les tapis orientaux se sont réfugiés.* » La rareté, voire l'absence du tapis marocain, de même que la documentation le concernant, seraient donc due à l'ignorance et à une conception esthétique qui juge celui-ci à l'aune du tapis iranien, afghan ou turc. Le travail formidable et

bien documenté de Francis Ramirez et Christian Rolot comble cette lacune et nous offre un regard multiple sur le tapis marocain, où se mêlent l'esthétique – une étude approfondie des motifs, en fonction des diverses régions dont proviennent les tapis –, la sémantique – le rapport étroit entre le tapis, la femme, les rites, etc.

La somptueuse iconographie complète et enrichit un texte profond, d'une grande subtilité, qui réussit à débarrasser les vraies trouvailles et les correspondances troublantes et bien présentes avec des peintres comme Klee, Kandinsky ou Mondrian, du regard exotisant, tel celui de Bert Flint « *qui veut voir dans l'indigène psychopathe la figure sans tache de l'artiste inspiré* ». Les auteurs n'oublient pas en effet de nous emmener dans le sillage des acheteurs, des collectionneurs et des passionnés du tapis marocain – avec tous les paradoxes et toutes les contradictions qui les animent, depuis l'époque du protectorat jusqu'à nos jours.

— M. S. E. E.-Y.

---

VASSILIS ALEXAKIS. *LA LANGUE MATERNELLE*. PARIS, FAYARD, 1995.

L'auteur de *Paris-Athènes*, établi depuis quelque vingt-cinq ans à Paris, rend compte ici d'un autre voyage en Grèce que ceux qu'il a effectués dans un pays que la dictature lui avait d'abord rendu étranger, et avec lequel le retour d'un régime civil ne l'a pas complètement réconcilié. Aussi bien n'est-ce pas tant le pays, dans sa charnelle présence – encore rehaussée par l'approche, au fil des semaines d'un séjour commencé au mois d'avril, de la puissance souveraine de l'été grec – que vient retrouver – et non vraiment recouvrer – le narrateur, mais bien plutôt une vibration sonore, une parole singulière, que l'émigration avait, sinon réduite au silence, du moins ramenée à un murmure *sotto voce*, propre au seul monologue intérieur, une parole non écrite, non lue, non proférée : la langue maternelle. Et l'on aura garde de se laisser abuser par la quête apparente qui

accompagne ce séjour, et mène le narrateur d'Athènes à Jannina, puis à Delphes et Epidaure : le désir de résoudre l'énigme de l'Epsilon de Delphes se nourrit de la collecte des mots commençant (en grec ancien) par cette lettre, et, chemin faisant, le mot de l'énigme se révèle, tacitement, lorsque le narrateur tombe sur la reproduction d'une pierre conique figurant l'*Omphalos* ou Centre du monde, gravée en sa partie médiane d'un E renversé. Mais le questionnement se poursuit, que ne satisfait pas le seul déchiffrement des symboles. De même, la simple lecture d'un texte alphabétique – cette pratique que nous autres, Gréco-Européens, avons reçue des sémites – laisse entamé, de l'autre côté de la rationalité herméneutique, le mystère inanalysable du bruit de la langue, qui accompagne, du berceau à la tombe, notre présence au monde.

Cette quête d'un écrivain grec francophone au pays de son enfance présente cet intérêt, d'abord, de mettre un bémol à un certain romantisme de l'enracinement et de la nostalgie : c'est moins un territoire, un espace visible que le narrateur vient retrouver qu'un lieu mental, une chambre d'échos, résonnant et bruissant de mots et de phrases. (La situation particulière de l'hellénisme contemporain, qui enchâsse une antiquité plurimillénaire dans une langue moderne prononcée de manière toute différente ajoute à cela des harmoniques très intéressantes.) Mais ce récit pourrait aussi fournir aux Arabes d'aujourd'hui le secours d'une métaphore de leur propre situation : bien au-delà des considérations de *wataniyya*, et du patriotisme factice qu'elles engendrent, c'est bien à leur communauté de langue, à leur arabité plus riche encore en harmoniques diverses que l'hellénisme, à leur *qawmiyya*, en un mot, que les Arabes doivent le sentiment profond de leur unité, et de leur persévérance dans l'Histoire. Et, à l'instar des Grecs, ils peuvent, face au spectacle souvent grotesque et parfois tragique que présente la vie politique de leurs patries, trouver, mieux qu'une consolation, un véritable recours et une promesse d'avenir dans ce royaume sans